

## I

Quelque chose s'est produit. Rien auparavant, rien jamais, ne s'est produit. Peut-être un craquement extrêmement faible, mais il n'y a pas d'oreille pour l'entendre. Peut-être une lueur, infime, mais il n'y a pas d'yeux pour la voir. Cela est plus petit qu'un trillionième de trillionième de trillionième d'une tête d'épingle. Puis cela a grandi, s'est étendu, pendant un milliard d'années dans les ténèbres. Soudain, la lumière est apparue, les étoiles se sont condensées, brillantes dans le noir, les supernovae, les masses gazeuses se sont enflammées, puis le soleil, fournaise thermonucléaire, s'est allumé. L'Univers est né.

Sur le piano de ma grand-mère, dans le salon tendu de velours écrasé rouge sombre de l'ancienne résidence des évêques d'Apt, en Provence, il y avait dans un cadre d'argent une série de portraits du visage d'un jeune enfant, joufflu, aux boucles blondes en accroche-cœur. Ce petit humain au visage d'ange, c'était moi. Lorsque nous étions réunis en famille dans ce salon, les samedis soirs l'été après le dîner, pour bavarder et écouter ma grand-mère, Mimi, chanter quelque air d'opérette, « Les cloches de Corneville », « La Mascotte » ou « L'Auberge du Cheval blanc », en s'accompagnant au piano, je regardais ce cadre et me demandais : qui est ce bébé joufflu ? Qui est moi ?

## II

C'est une vieille femme décharnée, une sorcière effrayante, vêtue de haillons noirs qui m'inspire une indicible horreur, m'épouvante, pire me subjugue. À peine entré dans le souterrain, la lourde porte se referme sur moi et je commence à errer dans le dédale sinueux, angoissé à l'idée qu'elle va surgir. Et elle surgit. Vidé d'un seul coup de toute mon énergie, paralysé, tandis qu'elle s'approche de moi pour m'étrangler, je sens sa présence avant même qu'elle ne se manifeste : j'essaie de l'attaquer avec un gourdin, de lutter contre elle, de lui échapper, mais je ne réussis à me dégager de son emprise que pour la retrouver la nuit suivante quand l'horrible scène reprend. Un soir, elle est là soudain, effrayante comme toujours, mais si présente que je me redresse tel un somnambule sur mon lit et pousse un râle qui me réveille, couvert d'une sueur glacée. Ce commerce sinistre a duré vingt ans, reprenant à l'improviste comme un vieux film que l'on repasse, cauchemar mystérieux tel une malédiction : cette vieille femme, qui était-elle ? Pourquoi m'a-t-elle ainsi persécuté pendant toutes ces années ?

J'ai passé mon enfance en Provence. Les symptômes de la différence arrivent tôt. Ce sont de subites crises d'angoisse, des réactions émotionnelles fortes à tel geste de la famille ou de

l'entourage, perçu comme une incompréhension ou une injustice, signes d'une *sensibilité malade* comme l'on dit. De même qu'il naît petit ou grand, mince ou épais, chacun arrive dans ce monde avec des prédispositions caractérielles, un patrimoine psychologique dont il a hérité comme des traits de son physique. Son cerveau et son système nerveux ont été construits selon les instructions contenues dans le code génétique. Celui-ci détermine les équilibres et les déséquilibres biologiques, hormonaux et chimiques qui conditionneront sa personnalité. Les tendances dépressives se transmettent dans les familles comme les yeux bleus ou les cheveux roux. Je comprends cela le jour où je surprends mon père, âgé de plus de cinquante ans, effondré dans un fauteuil, en train de sangloter comme un enfant, sans que l'on ne sache pourquoi. Du même coup, je réalise pourquoi dès le départ j'ai eu du mal à fonctionner.

Plus tard, pour tenter d'apaiser ce désordre intérieur, je me suis lancé dans la lecture des ouvrages de psychologie et de psychanalyse. J'y ai appris comment depuis Hippocrate et ses humeurs – dont la bile qui engendre la mélancolie – la tradition privilégie la part de l'inné dans le caractère. C'est la faute à papa ! Mais je découvrirai aussi comment Freud et l'école psychanalytique insistent sur l'expérience de la petite enfance. C'est la faute à Œdipe ! Enfin, je lirai dans Mounier comment la volonté peut intervenir : le caractère n'est pas un fait, c'est un acte. C'est ma faute à moi !

En attendant, il faut subir. Qu'ai-je subi ? Ou que crois-je avoir subi ? À Marseille, la nuit, mon père me tient dans ses bras et me montre par la fenêtre les éclairs qui illuminent le ciel : ce sont les premiers bombardements. Nous quittons la ville pour nous mettre à l'abri à Apt chez ma grand-mère. Je me revois caché sous le piano à queue de Mimi tandis qu'un officier allemand fait les cent pas dans le salon, ses bottes noires vernies martelant le tapis. Mais le piano de Mimi était droit. D'autres

fois, je suis arrêté par la Gestapo. Angoissé par la crainte d'être torturé, je halète de peur, jusqu'au moment où pour échapper à mes bourreaux je me jette par la fenêtre. Quelquefois je parviens à mourir c'est-à-dire à me réveiller, sinon le cauchemar se poursuit.

Guerre d'Indochine, la sale guerre coloniale. Certains épisodes obsèdent, ainsi l'embuscade meurtrière sur la route de Cao Bang où les légionnaires sont décimés. Ils nourrissent les cauchemars : la terreur la nuit, les rizières, les convois roulant dans l'angoisse de guet-apens. Enfin, l'apocalypse, Diên Biên Phu, les fortins aux doux noms de jeunes filles, Isabelle, Béatrice, Gabrielle, sans cesse récités à la radio, comme l'on égrène les grains d'un chapelet sanglant ; les images déchirantes des prisonniers français, soldats, sous-officiers, officiers, aux corps décharnés par les privations, aux visages émaciés par la souffrance, marchant l'un derrière l'autre en colonne, innocents expiant la cupidité des riches, l'incompétence des puissants. Ah ! Les beaux souvenirs d'enfance !

Voilà le collègue, cauchemar gris et mou, voyage au pays de la laideur et de l'angoisse, les oreilles de porcs servies avec leurs poils au réfectoire à l'odeur écœurante de graisse refroidie, les latrines bouchées l'hiver déversant dans la cour leur trop-plein que le froid gèle, nappage de merde sous la glace jaunie par l'urine, la toilette au petit matin à l'eau froide du lavabo commun, la fermeture à clé le soir des boxs individuels par les soutanes noires, la douche hebdomadaire en groupe dans la salle surchauffée où les corps nus et blancs des adolescents se meuvent dans le brouillard épais de la vapeur du bain ; et puis le jeudi la promenade en uniforme de serge bleue marine en rang et en silence dans les rues où siffle le vent glacial venu du nord. Sur les berges du Rhône, les eaux débordées recouvrent les basses terres ; les silhouettes tordues des arbres noirs se dressent contre le ciel plombé où filent des nuées sombres. Pendant combien

d'années ai-je parcouru, le cœur serré, ces couloirs sinistres, monté ces escaliers kafkaïens, erré dans le labyrinthe de ces dortoirs miteux, cherché en vain la salle de classe où je parviens toujours trop tard ?

Arrivé fragile, ils m'ont bien cassé. Pauvres familles voulant et croyant faire le bien, et faisant mal sans même le savoir ! Ainsi, pour avoir vécu les petites dérives sadiques des univers enfermés où l'autorité règne sans partage, je suis devenu allergique à toute forme d'autorité. Ils ont cru fabriquer un bourgeois convenable. Un anarchiste sort de la fabrique.

Petit Chose monte à Paris. Mal à l'aise avec son accent provincial et dans ses costumes mal coupés, perdu au milieu de l'aristocratie et de la grande bourgeoisie pleines de morgue. Paris, ville du Nord, beaucoup plus proche de Londres, Berlin et même Oslo et Stockholm que de Marseille, Avignon ou Naples. Non seulement le ciel gris, mais les immeubles, les carrosseries de voitures, les costumes des gens, tout est gris. Les émeutes d'étudiants éclatent. Les CRS quadrillent, chargent, matraquent. Je revis la nuit les cauchemars de cette guérilla urbaine, courant, haletant, pour échapper aux matraques des hommes de casques, de cuir et de bottes, me cachant dans les étages des immeubles, toujours poursuivi, toujours découvert, fuyant les compagnies en rangs serrés telles des cohortes de fer bloquant les carrefours de la peur. Ah ! La police n'y allait pas de main morte du temps du père de Gaulle. Les images des atrocités commises en Algérie circulent, corps mutilés d'enfants, de femmes, de vieillards assassinés. Les cadavres des victimes de la ratonnade de Paris flottent sur la Seine, portés par le courant vers la mer. Grâce aux études, j'évite d'aller faire la guerre en Algérie.

Seules les vacances d'été en Provence viennent éclaircir chaque année la monotonie triste des autres saisons. Alors, la chaleur fait vibrer la lumière du jour et donne au bleu du ciel une pro-

fondeur intense. Les cyprès noirs qui bordent les champs où foisonnent les arbres fruitiers et les plants de légumes, les oliviers au tronc noueux et aux feuilles argentées, les rangs violets des lavandes alignés sur les terres ocres, la voûte verte et fraîche du feuillage des platanes au-dessus des petites routes, les roseaux jaillis des ruisseaux composent un décor dont le raffinement des couleurs et l'exquise harmonie ravissent l'âme. Van Gogh s'en est enivré. Je saurai plus tard, quand le brouillard dans lequel vivent les enfants et les adolescents se sera dissipé, qu'il en est mort.

Depuis plus de deux mille ans, les hommes ont œuvré pour faire de ce coin de terre privilégié par le climat et la nature, un séjour enchanteur. Rome a bâti des villes et des bourgs qui s'enchâssent naturellement dans le paysage, Nîmes, Arles et Glanum avec leurs monuments nobles mais mesurés. Le Moyen Age et la Renaissance ont vu la civilisation provençale fleurir. Avignon, en particulier, a profité du séjour des papes. Palais, hôtels, châteaux, chartreuses, couvents, hospices se sont multipliés, toujours avec ce même sens de la beauté et de la mesure. Autour de la montagne où s'est nichée l'abbaye de Frigolet et au bas des Alpilles, ont prospéré les petits villages, tels Eygalières, Maussane, Saint-Rémy, Maillane. Sur le rocher escarpé des Baux se dressent les ruines de la forteresse des Grimaldi. Daudet, Mistral ont chanté ce paradis terrestre comme Virgile, en son temps, la campagne romaine.

Là, à l'occasion des Ferias de Nîmes et d'Arles, je découvre la fête païenne comme l'ont pratiquée les Grecs et les Romains et telle que Nietzsche l'a célébrée : la mort, le vin, la danse. On part emporté par la folie collective dans le tourbillon des jours et des nuits solaires, bien arrosé au pastis. Toujours dans le même brouillard, je ne vois pas l'horreur des corridas, ce meurtre rituel d'animaux innocents, maquillé en acte de bravoure par les fantasmes imbéciles de la virilité !